

ment que les citoyens de Rome renouvelassent leur serment de fidélité envers lui-même et envers son père. La cérémonie eut lieu dans la basilique de Saint-Pierre : les seigneurs italiens et français, le clergé, le peuple et le pontife jurèrent, devant le corps de l'apôtre, une entière soumission à l'empereur Lothaire et à son fils ; après quoi Louis reçut la couronne et l'épée des mains de Sergius, qui le proclama roi des Lombards.

Drogon, évêque de Metz, qui avait favorisé le saint-siège dans cette affaire difficile, reçut en récompense de ses bons offices des sommes énormes et le titre de vicaire apostolique, avec pleine autorité sur les métropolitains des églises situées au delà des Alpes, et le droit d'assembler des conciles généraux.

La discorde qui régnait parmi les enfants de Louis le Débonnaire ne s'était point éteinte depuis sa mort ; et les haines éclatèrent enfin à l'occasion de l'enlèvement de la belle Ermengarde, fille de Lothaire, ravie par un seigneur nommé Gisalbert, vassal du roi Charles le Chauve. Lothaire accusa ses frères Charles et Louis le Germanique d'avoir autorisé le rapt de sa fille, et les menaça d'une guerre terrible. Louis se justifia de cette accusation par serment ; Charles, au contraire, ayant répondu à son frère qu'il ne redoutait point les menaces, toute la colère de l'empereur se tourna contre lui.

Pour assurer sa vengeance, Lothaire entreprit d'abord de rétablir sur le siège de Reims le prélat Ebbon, qui autrefois avait été chassé de son diocèse à cause de ses crimes, et avait été remplacé par le célèbre Hincmar ; il fit promettre à Ebbon d'employer l'influence de la religion pour détacher les peu-

ples de leur obéissance envers le roi de Neustrie ; ensuite il s'occupa de faire prononcer par le pape la réhabilitation de l'indigne archevêque.

Sergius, docile aux ordres de l'empereur, écrivit au roi Charles qu'il avait cité les évêques Gondebaud, métropolitain de Rouen, et Hincmar, pour qu'ils eussent à comparaître dans la ville de Trèves, où devaient se rendre les légats du saint-siège, afin d'examiner dans un concile la cause du prélat déposé. Le prince s'opposa au départ de ses évêques, objectant qu'ils n'étaient pas en sûreté dans une contrée ennemie, et il indiqua la ville de Paris pour le lieu de réunion. Les légats ayant consenti à ce changement, le synode se rassembla pour juger les deux prélats : Ebbon ne comparut pas devant les évêques et n'envoya pas même des lettres pour motiver son absence. Alors les Pères déclarèrent qu'ils lui interdisaient, jusqu'au moment où il se présenterait devant eux, toute prétention sur le diocèse de Reims, avec défense de tenter aucune entreprise contre son successeur.

Ebbon, intimidé par la sentence du synode, se détacha entièrement de la cause de Lothaire ; malgré les sollicitations du souverain, il refusa d'en rappeler au saint-siège, et vécut encore cinq années dans la retraite et l'obscurité.

L'empereur ayant échoué dans ses projets contre l'archevêque de Reims, forma de nouvelles intrigues et encouragea la révolte de Noménoé, duc des Bretons. Ce seigneur ambitieux avait levé une armée contre Charles le Chauve et voulait se faire déclarer roi de Bretagne, malgré les évêques de la province, qui étaient dévoués au roi de Neustrie et refusaient de le sacrer. Dans ce siècle de superstitions et d'ignorance, les

nations regardaient les prêtres comme les seuls dispensateurs des couronnes, et les princes n'étaient reconnus légitimes souverains qu'après avoir reçu le diadème de la main des évêques. Lothaire, connaissant l'avarice du saint-père, engagea le duc à faire partir pour Rome une brillante ambassade chargée d'offrir de magnifiques présents à Sergius, en échange du rétablissement de la royauté de Bretagne. En effet la démarche de Noménoé obtint une pleine réussite, le pontife déclara ses prétentions justes et légitimes, et ordonna aux évêques bretons de le consacrer roi, sous peine de déposition et d'anathème. Le duc assembla alors les prélats de sa province, et par ses menaces il les força d'exécuter les ordres du pontife.

Ainsi la France était devenue une arène sanglante, où les descendants de Charlemagne se disputaient le premier rang et rivalisaient de crimes et d'attentats.

L'Italie, plus malheureuse encore sous la tyrannie des papes, se trouvait livrée sans défense à l'avarice des papes et à la cruauté des Sarrasins.

Les Maures après avoir remonté le Tibre vinrent assiéger Rome et se répandirent dans les campagnes; les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul furent pillées, et le magnifique autel d'argent qui ornait le sépulcre de l'apôtre Pierre devint la proie de ces barbares; ils s'emparèrent de la petite ville de Fondi, et après en avoir passé les habitants au fil de l'épée, ils la brûlèrent et emmenèrent les femmes en captivité. Lothaire ayant envoyé des troupes contre eux, ils établirent leur camp près de Gaëte, attendirent bravement les Français, et les mirent en déroute.

Cette victoire augmenta l'audace des Sarrasins; ils pénétrèrent plus avant en Italie, et se dirigèrent vers le couvent du Mont-Cassin, célèbre par les immenses richesses qu'il renfermait. Arrivés le soir en vue du monastère, les Maures posèrent leurs tentes sur les rives d'un ruisseau qu'on pouvait facilement passer à gué et qui les séparait du Mont-Cassin, remettant au lendemain le pillage de cette riche abbaye, afin que rien ne leur échappât.

Les moines, qui se trouvaient sans défense à la merci des Arabes, n'attendaient plus que la mort: dans leur désespoir, ils se rendirent nu-pieds, des cendres sur la tête, à l'église de Saint-Benoît, pour passer la nuit en prières et invoquer la protection de leur bienheureux fondateur. Alors, par un miracle éclatant, au moment où ils entonnaient le chant des hymnes sacrées, le ciel se couvrit de nuages, et il tomba une pluie si abondante, que le ruisseau devint un torrent, et que le lendemain il fut impossible aux ennemis de le franchir! Du moins c'est ainsi que la légende raconte la délivrance miraculeuse du monastère.

Furieux de voir cette riche proie leur échapper, les Sarrasins assouvirent leur rage contre les malheureux habitants des campagnes; ils brûlèrent les métairies, enlevèrent les bestiaux, violèrent les femmes, firent périr dans les supplices tous les moines qu'ils rencontrèrent; enfin ils ravagèrent l'Italie entière jusqu'à la fin du règne de Sergius.

Le pontife mourut subitement le 27 janvier 847, après avoir occupé le saint-siège pendant trois ans: il fut enterré à Saint-Pierre.

Dans les Gaules, un moine mendiant, nommé Gothescalp,

cherchait à soulever une hérésie et enseignait la doctrine de la prédestination, c'est-à-dire que, suivant son opinion, les hommes ne pouvaient se corriger de leurs erreurs ni de leurs habitudes de péché à cause d'une puissance occulte qui les entraînait malgré eux à leur perte, et parce que Dieu les prédestinait au mal comme au bien de toute éternité. Le célèbre Raban-Maur, archevêque de Mayence, combattit vigoureusement ces doctrines pernicieuses, et fit condamner l'hérésie dans plusieurs conciles, sans égard pour les liens d'affection qui l'attachaient au moine Gothescalc. Tous deux avaient en effet passé un grand nombre d'années dans le monastère de Fulde, dont Raban était devenu directeur.

C'est de cette pieuse retraite que les plus illustres docteurs du neuvième siècle sortirent pour répandre les lumières dans toute la Gaule, entre autres Valafrid Strabon et Loup de Ferrières. Pendant vingt années Raban resta à la tête de cette célèbre communauté, qui ne comptait pas moins de deux cent soixante-dix moines, et se fit chérir de tous par sa douceur, sa piété, son esprit de concorde et de conciliation. Néanmoins l'amour des sciences et de la retraite lui fit prendre subitement la résolution de renoncer à sa dignité d'abbé, et il se retira au mont Saint-Pierre, dans une petite habitation isolée, où il composa une grande quantité d'ouvrages fort remarquables sur la philosophie et sur différentes branches des connaissances sacrées et profanes. A l'âge de soixante-dix ans, il fut nommé archevêque de Mayence; forcé malgré lui d'accepter le fardeau de l'épiscopat, il le porta glorieusement jusqu'à sa mort, dont il serait difficile d'assigner l'époque certaine.

## LÉON IV,

107<sup>e</sup> PAPE.MICHEL III,  
empereur d'Orient.CHARLES LE CHAUVÉ,  
roi de France.

Intronisation de Léon. — Orgueil du pontife. — Le miracle du basilic. — Fourberie des prêtres. — Léon fait élever des murailles autour de Rome. — Défaite des Sarrasins par les alliés du pape. — La cité Léonine. — Cérémonies usitées pour la dédicace des nouvelles villes. — Fondation de Léopolis. — Jugement du préfet Gracien, accusé de vouloir s'affranchir de la domination française. — Mort de Léon. — Opinions des historiens sur son caractère.

Léon était fils d'un seigneur italien nommé Rodoalde : ses parents l'avaient placé dans le monastère de Saint-Martin, situé près de l'église de Saint-Pierre, afin qu'il acquît dans cette retraite pieuse la connaissance des Écritures sacrées. Le jeune religieux fut recommandé à Grégoire IV, qui le fit venir au palais de Latran, et l'ordonna sous-diacre en l'attachant à sa personne. Sergius II le prit également en affection, il le consacra prêtre du titre des Quatre Couronnés, et le combla de richesses et d'honneurs.

A la mort de son protecteur, Léon brigua la papauté, suivant quelques auteurs; selon d'autres, il fut élevé sur le saint-siège par les suffrages unanimes et contre sa volonté. Tous conviennent cependant qu'après son élection il se rendit au palais patriarcal, suivi d'un cortège magnifique, et qu'il pré-